

## L'Immortel

Salomon saith.

There is no new thing upon earth. So that as Plato had an imagination, that all knowledge was but remembrance ;  
so Salomon giveth his sentence, that all novelty is but oblivion.

Francis Bacon, Essays, LVIII.

À Londres, au début de juin 1929, l'antiquaire Joseph Cartaphilus, de Smyrne, offrit à la princesse de Lucinge les six volumes petit in-quarto (1715-1720) de L'Iliade de Pope. La princesse les acheta. Ils échangèrent quelques mots. C'était, nous dit-elle, un homme épuisé, terreux, aux yeux gris, à la barbe grise, aux traits singulièrement vagues. Il s'exprimait avec fluidité et ignorance en plusieurs langues ; en quelques minutes, il passa du français à l'anglais et de l'anglais à un mélange énigmatique d'espagnol de Salonique et de portugais de Macao. En octobre, la princesse apprit d'un passager du Zeus que Cartaphilus était mort en retournant à Smyrne et qu'on l'avait enterré dans l'île d'Ios. Dans le dernier tome de L'Iliade, elle trouva le manuscrit qui suit.

L'original est rédigé en un anglais où abondent les latinismes. La version que nous procurons est littérale.



Autant que je m'en souviens, mes épreuves commencèrent dans un jardin de Thèbes Hékatompylos, quand Dioclétien était empereur. J'avais servi (sans gloire) durant les récentes campagnes d'Égypte, tribun dans une légion en garnison à Bérénice, en face de la mer Rouge. La fièvre et la maladie consumèrent beaucoup d'hommes qui, magnanimes, désiraient l'assaut. Les Maures furent vaincus ; la terre occupée auparavant par les villes rebelles, vouée pour l'éternité aux dieux infernaux ; Alexandrie, défaite, implora en vain la miséricorde de César ; en moins d'un an, les légions obtinrent le triomphe, mais moi, je parvins à peine à entrevoir le visage de Mars. Cette déception me fit mal et peut-être fut cause que je me suis acharné à découvrir, à travers des déserts apeurés et diffus, la secrète Cité des Immortels.

Mes épreuves commencèrent, je l'ai dit, en un jardin de Thèbes. Je ne dormis pas de toute la nuit, car quelque chose combattait dans mon cœur. Je me levai un peu avant l'aube ; mes esclaves dormaient, la lune avait la même couleur que le sable infini. Un cavalier exténué et sanglant vint de l'Orient. À quelques pas de moi, il glissa de son cheval. D'une faible voix insatiable, il me demanda en latin le nom du fleuve, qui longeait les murs de la ville. Je lui répondis que c'était le fleuve Égypte, que les pluies alimentent. « C'est un autre fleuve que je cherche, répliqua-t-il tristement, le fleuve secret qui purifie les hommes de la mort. » Un sang noir coulait de sa poitrine. Il me dit que sa patrie était une montagne située de l'autre côté du Gange et qu'il y courait le bruit que, si quelqu'un allait jusqu'à l'Extrême Occident, où se termine le monde, il arriverait au fleuve dont les eaux donnent l'immortalité. Il ajouta que, sur l'autre rive, s'élève la Cité des Immortels, riche en avenues, en amphithéâtres et en temples. Il mourut avant l'aurore, mais je décidai de découvrir la ville et son fleuve. Interrogés par le bourreau, plusieurs prisonniers nous confirmèrent la relation du voyageur. Quelqu'un se souvint de la plaine Élysée à l'extrémité de la terre, où la vie des hommes est perdurable ; quelque autre, des cimes où naît le Pactole, au bord duquel on vit un siècle. À Rome, je conversai avec des philosophes qui opinèrent qu'allonger la vie des hommes est allonger leur agonie et multiplier le nombre de leurs morts. J'ignore si j'ai cru une fois à la Cité des Immortels ; je pense qu'il me suffisait alors d'avoir à la chercher. Flavius, proconsul de Gétulie, m'accorda deux cents soldats pour l'entreprise. Je recrutai aussi des mercenaires, qui disaient connaître les routes et qui furent les premiers à désertir.

Les faits ultérieurs ont déformé jusqu'à l'inextricable le souvenir de nos premières étapes. Partis d'Arsinoé, nous avons pénétré dans le désert embrasé. Nous avons traversé le pays des Troglodytes, qui dévorent des serpents et manquent de l'usage de la parole ; celui des Garamantes, qui ont leurs femmes en commun et qui se nourrissent de la chair des lions ; celui des Augiles, qui vénèrent seulement le Tartare. Nous avons fatigué d'autres déserts, où le sable est noir, où le voyageur doit usurper les heures de la nuit, car la ferveur du jour est intolérable. J'ai vu de loin la montagne qui donne son nom à l'Océan : sur ses pentes, pousse l'euphorbe qui neutralise les poisons ; sur le faite, habitent les satyres, race d'hommes féroces et grossiers, portés à la luxure. Que ces régions barbares, où la terre engendre des monstres, pussent abriter une cité illustre, nous paraissait à tous inconcevable. Nous avons continué notre marche : revenir sur nos pas eût été un opprobre. Quelques téméraires dormirent la face exposée à la lune ; la fièvre les brûla ; dans l'eau corrompue des citernes, d'autres burent la folie et la mort. Alors commencèrent les désertions et bientôt les séditions. Pour les réprimer, je n'hésitai pas à recourir à la sévérité. J'agis loyalement. Cependant un centurion m'avertit que les mutins (pour venger la mise en croix d'un des leurs) complotaient ma mort. Je m'enfuis du campement, avec le peu de soldats qui me restaient fidèles. Je les perdus dans le désert, parmi les tempêtes de sable et la vaste nuit. Une flèche crétoise me déchira. J'errai de longs jours sans trouver de l'eau, ou un seul jour immense, multiplié par le soleil, la soif et la crainte de la soif. J'abandonnai la direction au caprice de ma monture. À l'aube, les lointains se hérissaient de pyramides et de tours. Insupportablement, je rêvais d'un labyrinthe net et exigü avec, au centre, une amphore que mes yeux voyaient, mais les détours étaient si compliqués et si déroutants que je savais que je mourrais avant de l'atteindre.



## II

Je réussis enfin à m'extraire de ce cauchemar. J'étais étendu, les mains attachées, dans une niche de pierre de forme allongée, pas plus grande qu'une tombe ordinaire, creusée superficiellement dans la pente abrupte d'une montagne. Les parois étaient humides, plutôt polies par le temps que par l'industrie des hommes. Je sentis dans ma poitrine un battement douloureux, je sentis que la soif me brûlait. Je me penchai et criai faiblement. Au pied de la montagne, s'étalait sans bruit un ruisseau impur, ralenti par des éboulis et du sable ; sur la rive opposée, resplendissait (aux derniers ou aux premiers rayons du soleil) l'évidente Cité des Immortels. Je vis des murs, des arches, des portiques, des places : le support était un socle de pierre. Une centaine de niches irrégulières, analogues à la mienne, parsemaient la montagne et la vallée. Dans le sable, il y avait des puits peu profonds ; de ces orifices mesquins (et des niches) émergeaient des hommes à la peau grise, à la barbe négligée, nus. Je crus les identifier : ils appartenaient à la race bestiale des Troglodytes, qui infestent le rivage du golfe Arabique et les grottes éthiopiennes ; je ne fus pas surpris de constater qu'ils ne parlaient pas et qu'ils dévoraient des serpents.

L'urgence de boire me rendit téméraire. Je réfléchis que je me trouvais à quelque trente pieds du sable. Les yeux fermés, les mains liées derrière le dos, je me lançai en bas. Je plongeai tête ensanglantée dans l'eau sombre. Je bus comme s'abreuvent les animaux. Avant de me perdre de nouveau dans le rêve et les délires, inexplicablement, je répétai des mots grecs : « les riches Troyens de Zélie qui boivent l'eau noire de l'Èsèpe »...

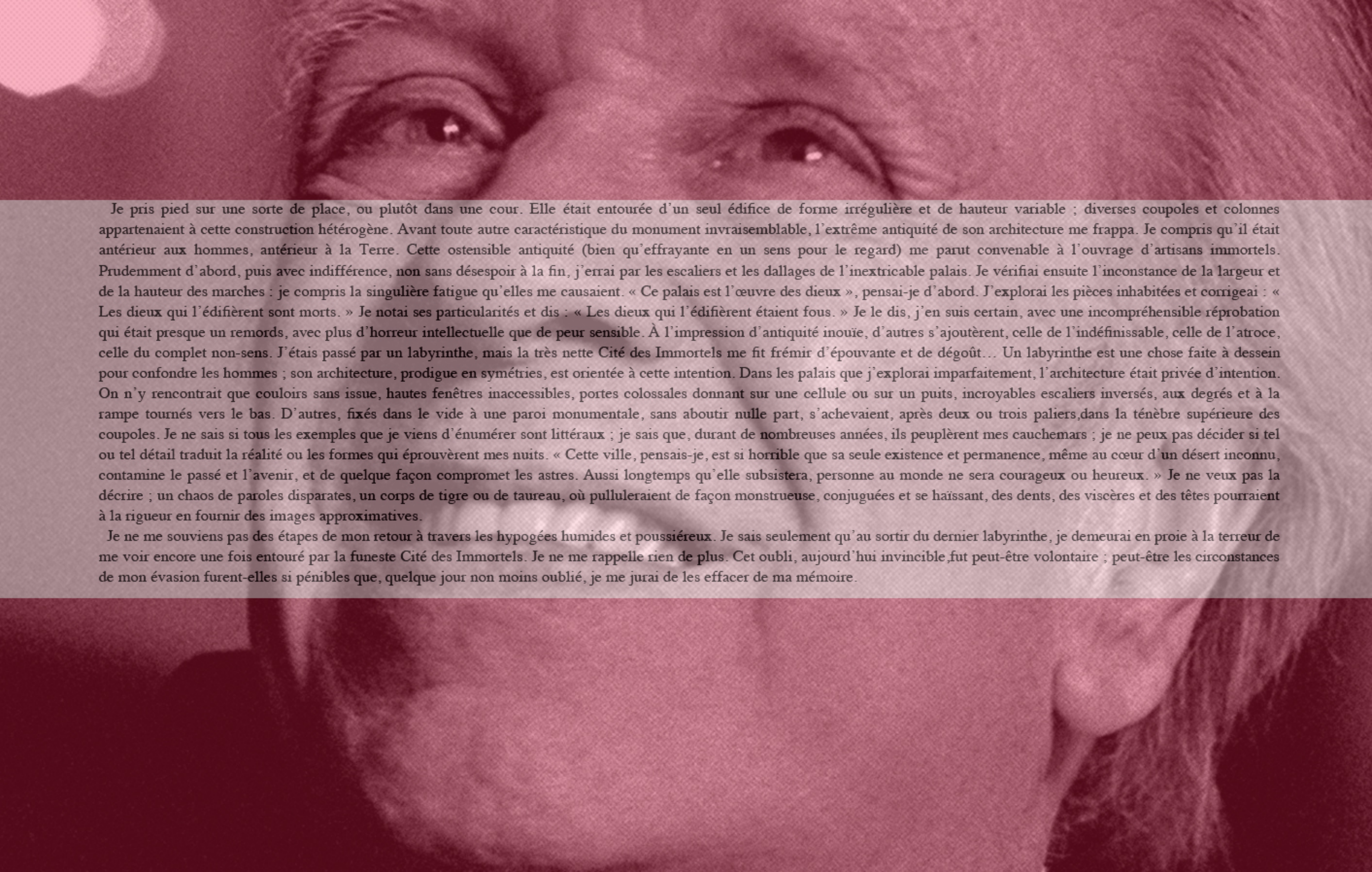
J'ignore combien de jours et de nuits passèrent sur moi. Dolent, incapable de retrouver l'abri des cavernes, nu dans les sables ignorés, je laissai la lune et le soleil jouer avec mon misérable destin. Les Troglodytes, dans leur barbarie infantile, ne m'aiderent ni à survivre ni à mourir. En vain, je les priai de me tuer. Un jour, avec le tranchant d'un silex, je coupai mes liens. Un autre, je me levai et fus mendier ou voler – moi, Marcus Flaminius Rufus, tribun d'une légion romaine – ma première haïssable ration de viande de serpent.

L'envie de voir les Immortels, de toucher la Cité surhumaine, m'empêchait presque de dormir. Comme s'ils devinaient mon dessein, les Troglodytes ne dormaient pas non plus : au début, j'imaginai qu'ils me surveillaient ; ensuite, que, tels des chiens, mon inquiétude les avait gagnés. Pour quitter le village barbare, je choisis l'heure la plus publique, la tombée du soir, quand presque tout le monde, sortant des niches et des puits, regarde sans le voir l'occident. Je priai à voix haute, moins pour appeler la faveur divine que pour intimider la horde par des paroles articulées. Je traversai le ruisseau ralenti par les dunes et me dirigeai vers la Cité. Deux ou trois individus me suivirent confusément. Ils étaient (comme les autres de la même engeance) de stature médiocre ; ils n'inspiraient pas de peur, mais de la répulsion. Je dus contourner quelques cavernes aux structures imprécises qui me parurent des carrières ; trompé par la grandeur de la Cité, je l'avais crue toute proche. Jusqu'à minuit, je foulai l'ombre noire de ses murs qui, sur le sable jaune, dessinaient des formes d'idoles. Une sorte d'horreur sacrée me retenait. La nouveauté et le désert sont si abominables à l'homme que je me réjouis de voir un Troglodyte m'accompagner jusqu'au bout. Je fermai les yeux et j'attendis (sans dormir) la lueur du jour.

J'ai dit que la Cité reposait sur un socle de pierre. Ce socle, qui paraissait une falaise, n'était pas moins escarpé que les murailles mêmes. Et j'y fatiguai mes efforts : aucune irrégularité dans le noir piédestal ; les murs invariables ne semblaient consentir la moindre porte. La force du jour me contraignit à chercher refuge dans une grotte ; au fond, il y avait un puits ; dans le puits, une échelle qui s'évanouissait dans la ténèbre inférieure. Je descendis ; à travers un chaos de galeries sordides, j'arrivai à une vaste chambre circulaire presque invisible. Cette cave avait neuf portes ; huit introduisaient à un labyrinthe qui, insidieusement, ramenait à la même chambre. La neuvième (grâce à un autre labyrinthe) donnait sur une seconde chambre circulaire, identique à la première. J'ignore le nombre total des chambres ; ma malchance et mon angoisse les multiplièrent. Le silence était hostile et presque parfait ; il n'y avait d'autre bruit dans ce réseau de pierre que celui d'un vent souterrain, dont je ne découvris pas l'origine ; sans bruit se perdaient dans les grottes des filets d'eau ferrugineuse. Avec horreur, je m'accoutumai à ce monde suspect ; il me paraissait impossible qu'il pût exister autre chose que des cryptes à neuf portes et de longs souterrains qui se ramifiaient. J'ignore le temps que j'ai passé à cheminer sous terre ; je sais qu'il m'est arrivé de confondre, dans la même nostalgie, l'atroce village des barbares et ma ville natale, avec ses grappes.

Au fond d'un couloir, un mur imprévu me coupa le passage ; une lointaine clarté l'illuminait. Je levai mes yeux attaqués ; dans le vertigineux, au plus haut, je vis un cercle de ciel si bleu qu'il a pu me paraître pourpre. Des degrés de métal escaladaient la muraille. La fatigue me faisait m'abandonner, mais je montai, m'arrêtant uniquement pour sangloter sottement de bonheur. J'allais distinguant des chapiteaux et des frises, des frontons triangulaires et des voûtes, confuses magnificences de granit et de marbre. C'est de cette manière qu'il me fut accordé de monter de l'aveugle empire des noirs labyrinthes à la resplendissante Cité.





Je pris pied sur une sorte de place, ou plutôt dans une cour. Elle était entourée d'un seul édifice de forme irrégulière et de hauteur variable ; diverses coupoles et colonnes appartenaient à cette construction hétérogène. Avant toute autre caractéristique du monument invraisemblable, l'extrême antiquité de son architecture me frappa. Je compris qu'il était antérieur aux hommes, antérieur à la Terre. Cette ostensible antiquité (bien qu'effrayante en un sens pour le regard) me parut convenable à l'ouvrage d'artisans immortels. Prudemment d'abord, puis avec indifférence, non sans désespoir à la fin, j'errai par les escaliers et les dallages de l'inextricable palais. Je vérifiai ensuite l'inconstance de la largeur et de la hauteur des marches : je compris la singulière fatigue qu'elles me causaient. « Ce palais est l'œuvre des dieux », pensai-je d'abord. J'explorai les pièces inhabitées et corrigeai : « Les dieux qui l'édifièrent sont morts. » Je notai ses particularités et dis : « Les dieux qui l'édifièrent étaient fous. » Je le dis, j'en suis certain, avec une incompréhensible réprobation qui était presque un remords, avec plus d'horreur intellectuelle que de peur sensible. À l'impression d'antiquité inouïe, d'autres s'ajoutèrent, celle de l'indéfinissable, celle de l'atroce, celle du complet non-sens. J'étais passé par un labyrinthe, mais la très nette Cité des Immortels me fit frémir d'épouvante et de dégoût... Un labyrinthe est une chose faite à dessein pour confondre les hommes ; son architecture, prodigue en symétries, est orientée à cette intention. Dans les palais que j'explorai imparfaitement, l'architecture était privée d'intention. On n'y rencontrait que couloirs sans issue, hautes fenêtres inaccessibles, portes colossales donnant sur une cellule ou sur un puits, incroyables escaliers inversés, aux degrés et à la rampe tournés vers le bas. D'autres, fixés dans le vide à une paroi monumentale, sans aboutir nulle part, s'achevaient, après deux ou trois paliers, dans la ténèbre supérieure des coupoles. Je ne sais si tous les exemples que je viens d'énumérer sont littéraux ; je sais que, durant de nombreuses années, ils peuplèrent mes cauchemars ; je ne peux pas décider si tel ou tel détail traduit la réalité ou les formes qui éprouvèrent mes nuits. « Cette ville, pensais-je, est si horrible que sa seule existence et permanence, même au cœur d'un désert inconnu, contamine le passé et l'avenir, et de quelque façon compromet les astres. Aussi longtemps qu'elle subsistera, personne au monde ne sera courageux ou heureux. » Je ne veux pas la décrire ; un chaos de paroles disparates, un corps de tigre ou de taureau, où pulluleraient de façon monstrueuse, conjuguées et se haïssant, des dents, des viscères et des têtes pourraient à la rigueur en fournir des images approximatives.

Je ne me souviens pas des étapes de mon retour à travers les hypogées humides et poussiéreux. Je sais seulement qu'au sortir du dernier labyrinthe, je demeurai en proie à la terreur de me voir encore une fois entouré par la funeste Cité des Immortels. Je ne me rappelle rien de plus. Cet oubli, aujourd'hui invincible, fut peut-être volontaire ; peut-être les circonstances de mon évasion furent-elles si pénibles que, quelque jour non moins oublié, je me jurai de les effacer de ma mémoire.





### III

Ceux qui ont lu avec attention le récit de mes épreuves se souviendront qu'un homme de la tribu me suivit comme aurait pu me suivre un chien, jusqu'à l'ombre irrégulière des murs. Quand je sortis du dernier souterrain, je le trouvai à l'entrée de la caverne. Il était couché sur le sable où il traçait stupidement et effaçait une série de signes : ils étaient comme les lettres des rêves, qu'on est sur le point de comprendre et qui brusquement se brouillent. Au début, je crus qu'il s'agissait d'une écriture barbare ; puis je compris qu'il était absurde d'imaginer que des hommes qui n'étaient pas parvenus au langage fussent capables d'écriture. En outre, aucune des figures n'était identique à une autre, ce qui excluait ou éloignait l'hypothèse de leur symbolisme. L'homme les traçait, les regardait et les corrigeait. Tout à coup, comme si le jeu l'ennuyait, il les effaça avec la paume et l'avant-bras. Il me considéra, ne parut pas me reconnaître. Sans doute, le soulagement qui m'inondait était si grand (ou si grande et si horrible ma solitude) qu'il me vint à l'idée que ce Troglodyte rudimentaire, qui, du sol de la grotte, levait les yeux sur moi, m'avait attendu. Le soleil chauffait la plaine ; quand nous revînmes, sous les premières étoiles, le sable était brûlant sous nos pieds. Le Troglodyte me précédait. Cette même nuit, j'imaginai de lui enseigner à reconnaître, et si possible à répéter, tel ou tel mot. Le chien et le cheval (me dis-je) se montrent capables du premier exploit ; de nombreux oiseaux, par exemple le rossignol des Césars, du second. Pour stupide que fût l'entendement d'un homme, il serait toujours supérieur à celui d'êtres irrationnels.

L'humilité et la misère du Troglodyte ressuscitèrent dans ma mémoire l'image d'Argos, le vieux chien moribond de L'Odyssée. Je lui donnai donc ce nom et j'essayai de le lui apprendre. J'échouai, et plus d'une fois. Les ruses, la rigueur et l'obstination se révélèrent également vaines. Immobile, les yeux fixes, il ne paraissait pas entendre les sons que je tentais de lui inculquer. À quelques pas de moi, il semblait extrêmement loin. Étendu sur le sable, comme un petit sphinx de lave écroulé, il laissait tourner sur lui les cieux depuis le crépuscule de l'aube jusqu'à celui du soir. J'estimai impossible qu'il ne comprît pas mon dessein. Je me rappelai que les Éthiopiens sont persuadés que les singes, délibérément, ne parlent pas, pour qu'on ne les oblige pas à travailler. J'attribuai au soupçon ou à la peur le silence d'Argos. De cette hypothèse, je passai à d'autres, non moins extravagantes. Je pensai qu'Argos et moi appartenions à des univers distincts ; je pensai que nos perceptions étaient identiques, mais qu'Argos les combinait de façon différente et construisait avec elles d'autres objets ; je pensai qu'il n'existait peut-être pas d'objet pour lui, mais un va-et-vient continu et vertigineux d'impressions d'une extrême brièveté. Je pensai à un monde sans mémoire, sans durée ; j'examinai la possibilité d'un langage qui ignorerait les substantifs, un langage de verbes impersonnels et d'épithètes indéclinables. Ainsi mouraient les jours et, avec les jours, les années, pourtant quelque chose de pareil au bonheur arriva un matin. Il plut avec une puissante lenteur.

Les nuits du désert peuvent être froides, mais celle-ci avait été un brasier. Je rêvai qu'un fleuve de Thessalie (aux eaux duquel j'avais restitué un poisson d'or) venait me racheter. Sur le sable rouge et la pierre noire, je l'entendais s'approcher ; la fraîcheur de l'air et le bruit affairé de la pluie me réveillèrent. Je courus, nu, la recevoir. La nuit tirait à sa fin ; sous les nuages dorés, la tribu, aussi heureuse que moi, s'offrait à l'averse vivifiante avec une sorte d'extase. On aurait dit des corybantes possédés par le dieu. Argos, les yeux fixés sur le firmament, gémissait. Des ruisseaux lui coulaient sur le visage, non seulement de pluie (je l'appris par la suite), mais de larmes. « Argos, criai-je, Argos. »

Alors, avec étonnement, comme s'il découvrait une chose perdue et oubliée depuis longtemps, Argos bégaya ces mots : « Argos, chien d'Ulysse. » Puis, toujours sans me regarder : « Ce chien couché sur le fumier. »

Nous accueillons facilement la réalité, peut-être parce que nous soupçonnons que rien n'est réel. Je lui demandai ce qu'il savait de L'Odyssée. L'usage du grec lui était pénible ; je dus répéter ma question. « Très peu, dit-il, moins que le dernier rhapsode. Il y a déjà mille cent ans que je l'ai inventée. »



Ce jour-là, tout devint clair pour moi. Les Troglodytes étaient les Immortels ; le filet d'eau fangeuse, le fleuve que cherchait le cavalier. Et quant à la ville dont la renommée s'était étendue au-delà du Gange, il y avait neuf siècles que les Immortels l'avaient détruite. Avec les décombres, ils édifièrent, au même endroit, la cité extravagante que j'avais parcourue, sorte de parodie ou d'envers, et en même temps temple des dieux irrationnels qui gouvernent le monde et dont nous ne savons rien, sauf qu'ils ne ressemblent pas à l'homme. Cette fondation fut le dernier symbole auquel condescendirent les Immortels ; il marque l'étape, où, comprenant la vanité de toute entreprise, ils décidèrent de vivre dans la pensée, dans la pure spéculation. Ils élevèrent la construction, l'oublièrent et allèrent se terrer dans les crevasses. Absorbés, ils percevaient à peine le monde physique.

Homère me racontait tout, me parlant comme à un enfant. Il me raconta aussi sa vieillesse et le dernier voyage qu'il entreprit, mû comme Ulysse par l'idée d'arriver jusqu'aux hommes qui ne savent pas ce que c'est que la mer, qui ne mangent pas de viande assaisonnée et qui ne soupçonnent pas ce que c'est qu'une rame. Il habita un siècle dans la Cité des Immortels. Quand on la détruisit, il conseilla d'édifier l'autre. Cela ne doit pas nous surprendre : on sait qu'après avoir chanté la guerre d'Iliion, il chanta la guerre des grenouilles et des rats, pareil à un dieu qui créerait d'abord le cosmos, puis le chaos.

Être immortel est insignifiant ; à part l'homme, il n'est rien qui ne le soit, puisque tout ignore la mort. Le divin, le terrible, l'incompréhensible, c'est de se savoir immortel. J'ai noté que malgré les religions, pareille conviction est extrêmement rare. Juifs, chrétiens, musulmans confessent l'immortalité, mais la vénération qu'ils portent au premier âge prouve qu'ils n'ont foi qu'en lui, puisqu'ils destinent tous les autres, en nombre infini, à le récompenser ou à le punir. J'estime plus raisonnable la roue de certaines religions de l'Inde ; dans cette roue, qui n'a ni commencement ni fin, chaque vie est la conséquence d'une vie antérieure et elle engendre la suivante, sans qu'aucune ne détermine l'ensemble... Exercée par un entraînement séculaire, la république des Immortels était parvenue à une certaine perfection de tolérance et presque de dédain. Elle savait qu'en un temps infini, toute chose arrive à tout homme. Par ses vertus passées ou futures, tout homme mérite toute bonté ; mais également toute trahison par ses infamies du passé et de l'avenir. Ainsi, dans les jeux de hasard, les nombres pairs et impairs tendent à s'équilibrer ; ainsi s'annulent l'astuce et la bêtise, et peut-être le grossier poème du Cid est-il le contre poids exigé par une seule épithète des Églogues ou par une maxime d'Héraclite. La pensée la plus fugace obéit à un dessein invisible et peut couronner, ou commencer, une forme secrète. J'en connais qui faisaient le mal pour que le bien en résulte dans les siècles à venir ou pour qu'il en soit résulté dans les siècles passés... À cette lumière, tous nos actes sont justes, mais ils sont aussi indifférents. Il n'y a pas de mérites moraux ou intellectuels. Homère composa L'Odyssée ; aussitôt accordé un délai infini avec des circonstances et des changements infinis, l'impossible était de ne pas composer, au moins une fois, L'Odyssée. personne n'est quelqu'un, un seul homme immortel est tous les hommes. Comme Corneille Agrippa, je suis dieu, je suis héros, je suis philosophe, je suis démon et je suis monde, ce qui est une manière fatigante de dire que je ne suis pas.

La notion de monde comme système de précises compensations eut une grande influence parmi les Immortels. En premier lieu, il les rendit invulnérables à la pitié. J'ai mentionné les antiques carrières qui s'ouvraient dans la campagne, sur l'autre rive ; un homme tomba dans la plus profonde ; il ne pouvait se blesser ni mourir ; mais la soif le brûlait ; soixante années passèrent avant qu'on lui jetât une corde. Le destin personnel n'intéressait pas davantage. Le corps s'était un docile animal domestique et il suffisait, chaque mois, de lui faire l'aumône de quelques heures de sommeil, d'un peu d'eau et d'un lambeau de viande. Que personne pourtant ne nous rabaisse au niveau des ascètes. Il n'est pas de plaisir plus complexe que celui de la pensée et c'est à celui-là que nous nous consacrons. Parfois, une excitation extraordinaire nous restituait au monde physique. Par exemple, ce matin-là, la vieille joie élémentaire de la pluie. Ces rechutes étaient rarissimes ; tous les Immortels étaient capables d'une quiétude parfaite ; je me souviens de l'un d'eux, que je n'ai jamais vu de bout : un oiseau avait fait son nid sur sa poitrine.

Parmi les corollaires de la doctrine selon laquelle il n'existe aucune chose qui ne soit pas compensée par une autre, il en est un de très peu d'importance théorique, mais qui nous conduisit, à la fin ou au début du X<sup>e</sup> siècle, à nous disperser sur la surface du globe. Il tient en quelques mots : Il existe un fleuve dont les eaux donnent l'immortalité ; il doit donc y avoir quelque part un autre fleuve dont les eaux l'effacent. Le nombre des fleuves n'est pas infini ; un voyageur immortel qui parcourt le monde, un jour aura bu à tous. Nous nous proposons de découvrir ce fleuve.

La mort (ou son allusion) rend les hommes précieux et pathétiques. Ils émeuvent par leur condition de fantômes ; chaque acte qu'ils accomplissent peut être le dernier ; aucun visage qui ne soit à l'instant de se dissiper comme un visage de songe. Tout, chez les mortels, a la valeur de l'irréparable et de l'aléatoire. Chez les Immortels, en revanche, chaque acte (et chaque pensée) est l'écho de ceux qui l'anticipèrent dans le passé ou le fidèle présage de ceux qui, dans l'avenir, le répéteront jusqu'au vertige. Rien qui n'apparaisse pas perdu entre d'infatigables miroirs. Rien ne peut arriver une seule fois, rien n'est précieusement précaire. L'élégiaque, le grave, le cérémoniel ne comptent pas pour les Immortels. Homère et moi, nous nous sommes séparés aux portes de Tanger ; je crois que nous ne nous sommes pas dit adieu.



Je parcourus de nouveaux royaumes, de nouveaux empires. Au cours de l'automne de 1066, je combattis au pont de Stamford ; je ne me souviens pas maintenant si ce fut dans l'armée d'Harold, lequel ne tarda pas à trouver son destin, ou dans celle de l'infortuné Harald Hardrada qui conquiert six pieds de terre anglaise, ou un peu plus. Au VII<sup>e</sup> siècle de l'Hégire, dans le faubourg de Bulaq, je transcrivis avec une calligraphie pausée, en une langue que j'ai oubliée, dans un alphabet que j'ignore, les sept voyages de Sindbad et l'histoire de la Cité de Bronze. Dans une cour de la prison de Samarcande, j'ai beaucoup joué aux échecs. À Bikanir, j'ai professé l'astrologie ; et aussi en Bohême. En 1638, j'étais à Kolozsvár, puis à Leipzig. À Aberdeen, en 1714, je souscrivis aux six volumes de L'Iliade de Pope ; je sais que je les fréquentais avec délices. Vers 1729, j'ai discuté l'origine de ce poème avec un professeur de rhétorique nommé, je crois, Giambattista ; ses arguments me parurent irréfutables. Le 4 octobre 1921, le Patna, qui me conduisait à Bombay, dut relâcher dans un port d'Érythrée. Je descendis ; je me souvins d'autres matins, très anciens, également face à lamer Rouge, quand j'étais tribun romain et que la fièvre et la magie et l'inaction consumaient les soldats. Dans les environs, il y avait un ruisseau d'eau claire. J'y bus, poussé par l'habitude. Quand je remontai sur la berge, un arbuste épineux me déchira le dos de la main. La douleur inaccoutumée me parut très vive. Incrédule, taciturne, heureux, je regardais se former une précieuse et lente goutte de sang. « Je suis redevenu mortel, me répétais-je, de nouveau je suis pareil aux autres hommes. » Cette nuit-là, je dormis jusqu'à l'aube.

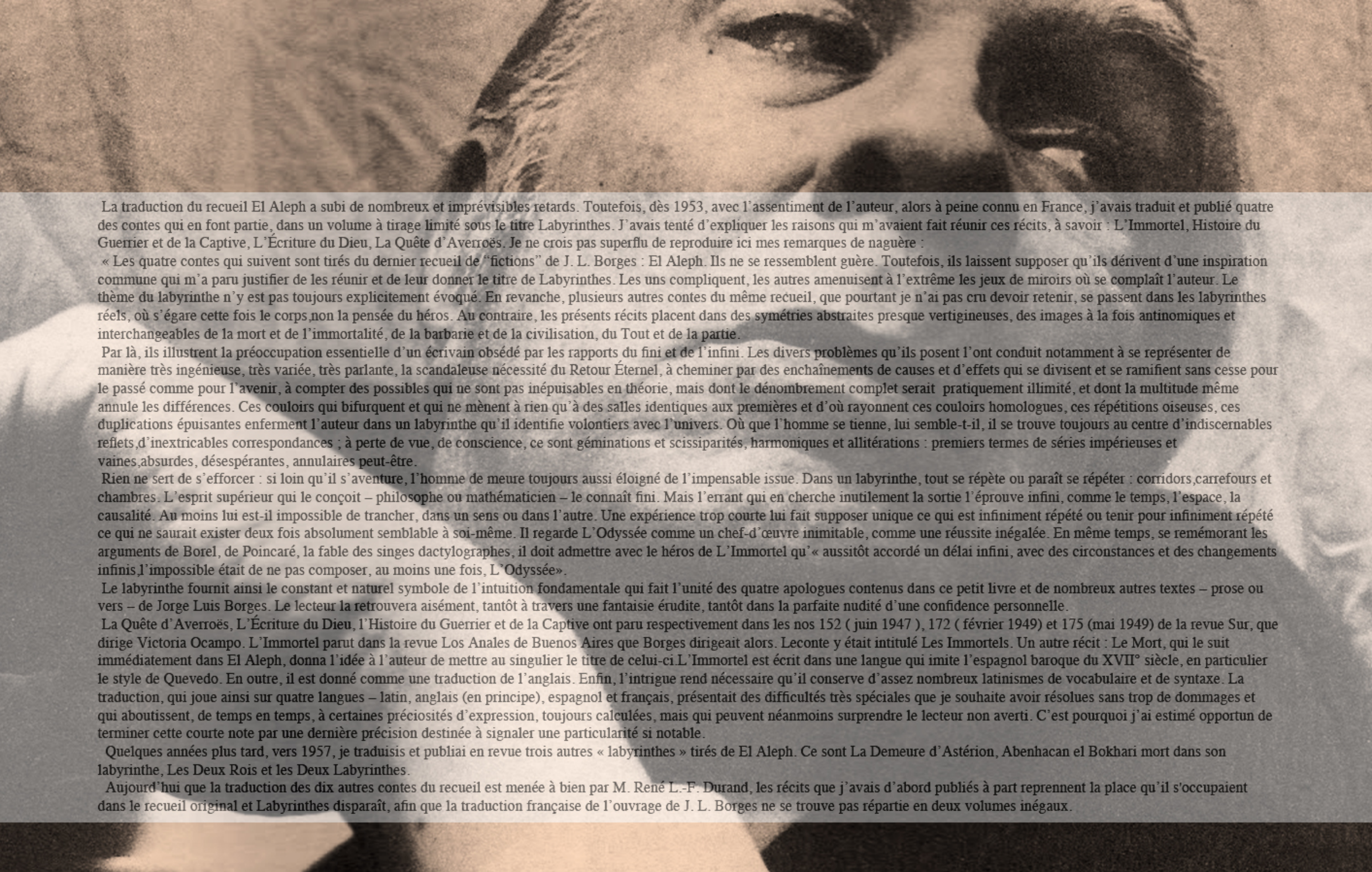
... Au bout d'un an, j'ai relu ces pages ; je m'assure qu'elles ne trahissent pas la vérité, mais dans les deux premiers chapitres et même dans quelques paragraphes des suivants, il me semble percevoir quelque chose de faux. C'est peut-être la conséquence de l'abus des détails circonstanciels, procédé que j'ai appris chez les poètes et qui fait tout paraître faux ; car pareils détails abondent bien dans la réalité, mais nullement dans la mémoire qu'on en a... Cependant, je crois avoir découvert une raison plus cachée. Je la dirai ; peu m'importe qu'on me juge fantastique.

L'histoire que j'ai racontée paraît irréaliste parce qu'en elle s'entrelacent les événements arrivés à deux individus distincts. Dans les premiers chapitres, le cavalier veut savoir le nom du fleuve qui baigne les murs de Thèbes ; Flaminius Rufus qui, auparavant, a donné à la ville l'épithète d'Hékatompylos, dit que le fleuve est l'Égypte ; ce n'est pas à lui qu'il convient de s'exprimer ainsi, mais à Homère qui parle expressément, dans L'Iliade, de Thèbes Hékatompylos et qui, dans L'Odyssée, par la bouche de Protée et par celle d'Ulysse, dit invariablement Égypte pour Nil. Au second chapitre, le Romain en buvant l'eau immortelle prononce des mots grecs ; ces mots sont homériques : on les trouvera à la fin du fameux Catalogue des Vaisseaux. Ensuite, dans le vertigineux palais, il parle d'une « réprobation qui était presque un remords ». La formule renvoie à Homère, qui avait conçu cette monstruosité. Pareilles anomalies m'inquiétèrent. D'autres, d'ordre esthétique, me permirent de découvrir la vérité. Elles sont contenues dans le dernier chapitre ; il y est écrit que je servis sur le pont de Stamford, que je transcrivis, à Bulaq, les voyages de Sindbad le Marin et que je souscrivis, à Aberdeen, à L'Iliade anglaise de Pope. On lit, inter alia : « À Bikanir, j'ai professé l'astrologie ; et aussi en Bohême. » Aucun de ces témoignages n'est inexact ; mais il est significatif de les avoir mis en valeur. Le premier paraît le fait d'un homme de guerre, mais on se rend vite compte que l'auteur s'intéresse non pas aux choses de la guerre, mais au destin des hommes. Ceux qui suivent sont plus curieux. Une raison obscure et primitive m'obligea à les relater. Je le fis sachant qu'ils étaient pathétiques.

Ils ne le sont pas, dits par le Romain Flaminius Rufus. Ils les ont, dits par Homère. Il est étrange que celui-ci copie, au XIII<sup>e</sup> siècle, les aventures de Sindbad, d'un autre Ulysse, et qu'il découvre, au détour de plusieurs siècles, dans un royaume boréal et dans un langage barbare, les formes de son Iliade. Et quant à la phrase qui reproduit le nom de Bikanir, on voit qu'elle est l'œuvre d'un homme de Lettres, désireux (comme l'auteur du Catalogue des Vaisseaux) d'arborer de superbes vocables.

Quand s'approche la fin, il ne reste plus d'images du souvenir ; il ne reste plus que des mots. Il n'est pas étrange que le temps ait confondu ceux qui une fois me désignèrent avec ceux qui furent symboles du sort de l'homme qui m'accompagna tant de siècles. J'ai été Homère ; bientôt, je serai Personne, comme Ulysse ; bientôt, je serai tout le monde : je serai mort.





La traduction du recueil *El Aleph* a subi de nombreux et imprévisibles retards. Toutefois, dès 1953, avec l'assentiment de l'auteur, alors à peine connu en France, j'avais traduit et publié quatre contes qui en font partie, dans un volume à tirage limité sous le titre *Labyrinthes*. J'avais tenté d'expliquer les raisons qui m'avaient fait réunir ces récits, à savoir : *L'Immortel*, *Histoire du Guerrier et de la Captive*, *L'Écriture du Dieu*, *La Quête d'Averroës*. Je ne crois pas superflu de reproduire ici mes remarques de naguère :

« Les quatre contes qui suivent sont tirés du dernier recueil de "fictions" de J. L. Borges : *El Aleph*. Ils ne se ressemblent guère. Toutefois, ils laissent supposer qu'ils dérivent d'une inspiration commune qui m'a paru justifier de les réunir et de leur donner le titre de *Labyrinthes*. Les uns compliquent, les autres amenuisent à l'extrême les jeux de miroirs où se complaît l'auteur. Le thème du labyrinthe n'y est pas toujours explicitement évoqué. En revanche, plusieurs autres contes du même recueil, que pourtant je n'ai pas cru devoir retenir, se passent dans les labyrinthes réels, où s'égarait cette fois le corps, non la pensée du héros. Au contraire, les présents récits placent dans des symétries abstraites presque vertigineuses, des images à la fois antinomiques et interchangeables de la mort et de l'immortalité, de la barbarie et de la civilisation, du Tout et de la partie.

Par là, ils illustrent la préoccupation essentielle d'un écrivain obsédé par les rapports du fini et de l'infini. Les divers problèmes qu'ils posent l'ont conduit notamment à se représenter de manière très ingénieuse, très variée, très parlante, la scandaleuse nécessité du Retour Éternel, à cheminer par des enchaînements de causes et d'effets qui se divisent et se ramifient sans cesse pour le passé comme pour l'avenir, à compter des possibles qui ne sont pas inépuisables en théorie, mais dont le dénombrement complet serait pratiquement illimité, et dont la multitude même annule les différences. Ces couloirs qui bifurquent et qui ne mènent à rien qu'à des salles identiques aux premières et d'où rayonnent ces couloirs homologues, ces répétitions oiseuses, ces duplications épuisantes enferment l'auteur dans un labyrinthe qu'il identifie volontiers avec l'univers. Où que l'homme se tienne, lui semble-t-il, il se trouve toujours au centre d'indiscernables reflets, d'inextricables correspondances ; à perte de vue, de conscience, ce sont géminations et scissiparités, harmoniques et allitérations : premiers termes de séries impérieuses et vaines, absurdes, désespérantes, annulaires peut-être.

Rien ne sert de s'efforcer : si loin qu'il s'aventure, l'homme demeure toujours aussi éloigné de l'impensable issue. Dans un labyrinthe, tout se répète ou paraît se répéter : corridors, carrefours et chambres. L'esprit supérieur qui le conçoit – philosophe ou mathématicien – le connaît fini. Mais l'errant qui en cherche inutilement la sortie l'éprouve infini, comme le temps, l'espace, la causalité. Au moins lui est-il impossible de trancher, dans un sens ou dans l'autre. Une expérience trop courte lui fait supposer unique ce qui est infiniment répété ou tenir pour infiniment répété ce qui ne saurait exister deux fois absolument semblable à soi-même. Il regarde *L'Odyssée* comme un chef-d'œuvre inimitable, comme une réussite inégalée. En même temps, se remémorant les arguments de Borel, de Poincaré, la fable des singes dactylographes, il doit admettre avec le héros de *L'Immortel* qu'« aussitôt accordé un délai infini, avec des circonstances et des changements infinis, l'impossible était de ne pas composer, au moins une fois, *L'Odyssée* ».

Le labyrinthe fournit ainsi le constant et naturel symbole de l'intuition fondamentale qui fait l'unité des quatre apologues contenus dans ce petit livre et de nombreux autres textes – prose ou vers – de Jorge Luis Borges. Le lecteur la retrouvera aisément, tantôt à travers une fantaisie érudite, tantôt dans la parfaite nudité d'une confidence personnelle.

*La Quête d'Averroës*, *L'Écriture du Dieu*, *l'Histoire du Guerrier et de la Captive* ont paru respectivement dans les nos 152 ( juin 1947 ), 172 ( février 1949 ) et 175 ( mai 1949 ) de la revue *Sur*, que dirige Victoria Ocampo. *L'Immortel* parut dans la revue *Los Anales de Buenos Aires* que Borges dirigeait alors. Le conte y était intitulé *Les Immortels*. Un autre récit : *Le Mort*, qui le suit immédiatement dans *El Aleph*, donna l'idée à l'auteur de mettre au singulier le titre de celui-ci. *L'Immortel* est écrit dans une langue qui imite l'espagnol baroque du XVII<sup>e</sup> siècle, en particulier le style de Quevedo. En outre, il est donné comme une traduction de l'anglais. Enfin, l'intrigue rend nécessaire qu'il conserve d'assez nombreux latinismes de vocabulaire et de syntaxe. La traduction, qui joue ainsi sur quatre langues – latin, anglais (en principe), espagnol et français, présentait des difficultés très spéciales que je souhaite avoir résolues sans trop de dommages et qui aboutissent, de temps en temps, à certaines préciosités d'expression, toujours calculées, mais qui peuvent néanmoins surprendre le lecteur non averti. C'est pourquoi j'ai estimé opportun de terminer cette courte note par une dernière précision destinée à signaler une particularité si notable.

Quelques années plus tard, vers 1957, je traduisis et publiai en revue trois autres « labyrinthes » tirés de *El Aleph*. Ce sont *La Demeure d'Astérion*, *Abenhacan el Bokhari mort dans son labyrinthe*, *Les Deux Rois* et *les Deux Labyrinthes*.

Aujourd'hui que la traduction des dix autres contes du recueil est menée à bien par M. René L.-F. Durand, les récits que j'avais d'abord publiés à part reprennent la place qu'il s'occupaient dans le recueil original et *Labyrinthes* disparaît, afin que la traduction française de l'ouvrage de J. L. Borges ne se trouve pas répartie en deux volumes inégaux.